

## « LE MÊME, C'EST L'AUTRE... »

### Réflexion autour de la notion d'étranger et de son inanité dans *Les Bienveillantes* de Jonathan Littell

AURÉLIE RENAULT

CIELAM, Université de Provence

[aiximmorenov@gmail.com](mailto:aiximmorenov@gmail.com)

**Résumé :** Dans *Les Bienveillantes* de Jonathan Littell, le narrateur homodiégétique nazi, Maximilien Aue, s'emploie à présenter paradoxalement l'étranger comme figure du double et ce serait précisément parce qu'il serait trop semblable aux Allemands qu'il faudrait le détruire. Cet étranger, cet ennemi se confond avec les figures du Juif et du Russe... Allemands, Juifs et Russes se réconcilieraient de façon dialectique au nom d'une même conscience du Volk, conscience qui présente comme une « nécessité historique » l'application d'un darwinisme social conduisant, du point de vue de la propagande nazie, à l'extermination du Volk le moins fort. Les notions de race élue et de terre promise sont détournées à leur profit par des nazis qui substituent à l'obéissance à la Loi divine l'obéissance à la loi du Führer... Les figures de l'étranger comme double se multiplient. La notion d'étranger est peu à peu subsumée dans l'œuvre par et dans la notion d'humanité, une humanité qui en vient à se confondre avec la barbarie.

**Mots-clés :** Littell – propagande – double – barbarie.

**Abstract:** in Jonathan Littell's *The Kindly Ones*, the Nazi homodiegetic narrator, Maximilien Aue, applies himself to presenting the stranger, paradoxically, as a doppelganger figure and it might precisely be because the double resembles the Germans so much that he would have to be destroyed. The stranger, the enemy merges in the figures of the Jew and the Russian... Germans, Jews and Russians would be dialectically reconciled for the sake of an equal consciousness of the Volk, a consciousness presenting the application of a social Darwinism as a "historical necessity", thus leading, from the Nazi propaganda's viewpoint, to the extermination of the weakest Volk. The notions of elected race and promise land are twisted to the advantage of the Nazis who substitute the obedience to the Law of God for the Law of the Führer... The figures of the stranger as doppelganger are multiplying. The notion of stranger is

gradually subsumed in the narrative through and in the notion of humanity, a humanity which has come to merge in barbarity.

**Keywords:** Littell – propaganda – doppelganger – barbarity.

La notion d'étranger embrasse trois concepts. Au sens large, il désigne, l'autre, celui qui diffère fondamentalement de nous « au sens précis de l'autre que soi, et donc l'altérité inhérente à la relation d'intersubjectivité. » (Ricœur, 1990: 369). Au sens restreint, il renvoie aux personnes qui sont considérées comme ne faisant pas partie d'une nation. À l'époque nazie, la notion d'étranger recoupe, plus particulièrement, les sous-races, celles qui ne peuvent être confondues avec la race aryenne, et dont font partie les Juifs – ils sont « à l'écart de la germanité » (Klemperer, 2010: 233) et lorsque Hitler propose une typologie des peuples dans *Mein Kampf*, il positionne le peuple juif en bas de l'échelle : « il définit l'aryen comme seul créateur de la culture, un *Kulturbegründer* qu'il oppose par la suite longuement au Juif, destructeur parasitique des civilisations aryennes. » (Chapoutot, 2008: 32). Il nous faudra, dans cette communication, considérer ces trois sens du mot étranger : l'autre, celui qui ne fait pas partie d'une nation et enfin le non-aryen. Aussi l'une des définitions proposées par le *Trésor de la langue française* du mot « étranger », à savoir « qui n'appartient pas à un lieu, un groupe donné » nous semble-t-elle réconcilier ces trois approches, la notion de « groupe » étant fondamentale au sein de l'idéologie nazie dans laquelle nous nous proposons de pénétrer par l'intermédiaire des *Bienveillantes*.

Dans *Les Bienveillantes*, Jonathan Littell choisit comme narrateur un officier nazi, Maximilien Aue, intellectuel inversé, docteur en droit qui ne cesse d'intellectualiser les perversions nazies, de chercher des fondements philosophiques ou sociologiques au Mal nazi. Les thèses défendues par ce personnage constituent une série de paradoxes que nous allons chercher à analyser en les résumant avec l'aide de deux expressions, « le même, c'est l'autre », et « soi-même comme un autre », la première expression tendant à mettre en avant de façon dialectique à la fois les similitudes et les différences entre les êtres humains et ainsi tendant à mettre en place des catégories comme l'Allemand, le Russe et le Juif tout en niant toute opposition de ces catégories entre elles, la deuxième expression, « soi-même comme un autre » cherchant au contraire à effacer les différences entre les hommes : je dois accepter l'autre en moi, moi en l'autre et finir par me rendre compte que « l'autre n'est pas condamné à rester un étranger mais peut devenir *mon semblable*, à savoir quelqu'un qui, *comme moi*, dit « je ». » (Ricœur, 1990: 386)

Il s'agira par conséquent d'aborder la notion d'étranger à contrepoint des approches classiques puisque nous ne nous proposons pas de montrer en quoi Juifs, Russes et Allemands sont profondément étrangers les uns aux autres ni même de développer les exactions que les nazis ont fait subir aux « sous-races » par l'intermédiaire des Einsatzgruppen ou encore des camps de concentration, mais de montrer comment, paradoxalement, l'étranger, dans l'économie de l'œuvre, est présenté comme étrangeté proche de l'Allemand. Cette proximité sert à la fois l'idéologie nazie qu'embrasse le narrateur homodiégétique et l'idéologie antinazie, l'autre finissant par se résorber dans le même, la notion d'humanité finissant par subsumer celle d'étranger.

Les autres que sont les Juifs et les Russes sont semblables aux Allemands en ce qu'ils partagent avec eux, selon le narrateur, une même pensée du Volk. Cette approche transgressive tend à réconcilier deux couples antithétiques, le Juif / l'Allemand, le Russe / l'Allemand. Ce sera là notre premier point. Il nous faudra ensuite travailler sur l'argumentation fallacieuse qui se met en place dans le corps du texte et qui permet d'expliquer pour quelles raisons idéologiques le narrateur nazi cherche à effacer les frontières entre ces trois peuples. Enfin, la notion même d'étranger sera niée au profit de celle d'être humain non plus dans une perspective idéologique visant à tenter de justifier les crimes nazis mais dans une perspective éthique, le narrateur finissant par être instrumentalisé par l'autre : la fusion du Juif et de l'Allemand passe, au sein de la diégèse, par des visions que n'assume pas tout à fait le narrateur homodiégétique.

### **1. Juifs / Russes / Allemands : pour une pensée du Volk**

Maximilien Aue rapproche, à plusieurs reprises, l'Allemand du Juif ou encore du Russe, rapprochement pour le moins surprenant, les Allemands, et plus précisément les nazis, étant perçus généralement comme à l'opposé des Juifs... L'idéologie hitlérienne, telle qu'elle est résumée repose en effet généralement sur la fusion du Juif – y compris le Juif allemand – et de l'étranger. Or, loin d'insister sur ce qui fonde l'opposition entre les Juifs et les Allemands ou encore l'opposition entre les Russes et les Allemands, le narrateur des *Bienveillantes* se plaît à les rapprocher au point de fonder un paradoxe : c'est parce qu'ils se ressemblent trop que ces peuples doivent se détruire.

Des critères idéologiques semblent pourtant à l'origine de l'effacement des frontières Juifs / Allemands / Russes et ces critères n'ont pas été inventés par l'auteur mais reflètent bien une partie de la Propagande nazie. En effet, ces trois peuples seraient dominés par une même pensée du Volk :

Pour les Russes, comme pour nous, l'homme ne comptait pour rien, la Nation, l'État étaient tout, et dans ce sens nous nous renvoyions notre image l'un à l'autre. Les Juifs aussi avaient ce sentiment fort de la communauté, du *Volk* : ils pleuraient leurs morts, les enterraient s'ils le pouvaient et récitaient le Kaddish ; mais tant qu'un seul restait en vie, Israël vivait. C'était sans doute pour ça qu'ils étaient nos ennemis privilégiés, ils nous ressemblaient trop. (Littell, 2006: 101)

Ainsi une triple comparaison se met en place au nom du concept de *Volk* qui a pourtant donné lieu à bien des dérives du côté des nazis : ce « sentiment fort de la communauté » a ainsi donné naissance à un langage, le langage *völkisch*, si bien défini et étudié par Klemperer (Klemperer, 2010) ou encore par Jean-Pierre Faye (Faye, 1996). Ce langage a si bien œuvré qu'il a fini par désigner comme étrangers tous les non-aryens, ce qui suppose qu'une partie du peuple allemand a pu être considérée comme étrangère. Si les Juifs ont bien un « sentiment fort de la communauté », ils n'en viennent pourtant pas à vouloir anéantir les autres communautés... Le narrateur des *Bienveillantes* utilise l'image du miroir : « nous nous renvoyions notre image l'un à l'autre », comme si tuer l'autre revenait à anéantir le même.

Ce serait paradoxalement parce qu'ils se ressemblent trop que ces trois peuples seraient ennemis. Si cette théorie peut surprendre au premier abord, on se rend compte, en se référant à des écrits d'historiens qu'elle était monnaie courante à l'époque nazie et qu'elle s'inscrivait même au sein de la propagande hitlérienne. Selon André Pichot (Pichot, 2000), l'enjeu pour les théoriciens nazis était de savoir qui parmi ces peuples conscients de leur *Volk* dominerait le monde, lequel éliminerait l'autre... Hanna Arendt écrit également :

Pendant la guerre, le mensonge qui eut le plus d'efficacité sur l'ensemble du peuple allemand, est le slogan de la « bataille du destin pour le peuple allemand » (*der Schicksalskampf des deutschen Volkes*), lancé par Hitler ou Goebbels, il suggérait,

premièrement que cette guerre n'était pas une guerre ; deuxièmement, que c'était le destin, et non l'Allemagne, qui l'avait commencée ; et, troisièmement, que c'était une question de vie ou de mort pour les Allemands qui devaient anéantir leurs ennemis ou être anéantis eux-mêmes. (Arendt, 2007: 123)

Une telle approche permet à Hitler de justifier la guerre, voire de se déresponsabiliser en présentant les Juifs comme étant à l'origine de la guerre. Le geste des Nazis serait alors purement défensif, ainsi que l'écrit Günther Anders :

Ces gens ont donc inventé une version selon laquelle Hitler n'aurait pas *vraiment* considéré ni « mené à bien » son extermination massive des Juifs comme une *action spontanée*, mais qu'il l'aurait seulement considérée – ce qui aboutit naturellement à un geste défensif – comme une *réaction*, une simple riposte, comme un *événement en écho*.

Nous comprenons dès lors mieux les fondements de l'argumentation du narrateur de Littell : il s'agit, en présentant ces trois peuples que sont les Juifs, les Allemands et les Russes comme fondamentalement semblables, de montrer que durant cette guerre il en va de la survie du peuple allemand, confronté à deux peuples qui chercheraient à l'anéantir. Si les Allemands ne livrent pas la guerre aux Russes et aux Juifs, ce sont les Russes et les Juifs qui risquent d'attaquer et d'éliminer le peuple allemand. Cette idée de survie du peuple est fondamentale en ce qu'elle nous permet de chercher à comprendre pourquoi le peuple allemand a laissé faire Hitler, pourquoi il y eut si peu de gestes de révolte. La doctrine sous-jacente à l'ensemble de ces théories n'est autre que le darwinisme social qui postule l'anéantissement du plus faible... Nous le verrons au cours de cet exposé, *Les Bienveillantes* se veulent tout à la fois reflet du darwinisme social et de sa critique, mise en forme d'une thèse et de son antithèse pour mieux montrer au lecteur ce qu'a de fallacieux le discours nazi.

Il n'est pas que la conscience du Volk qui rapproche les Juifs des Allemands et réduit l'écart géographique ou communautaire entre ces deux peuples, écart au cœur du concept d'étranger. Ainsi pouvons-nous lire cette affirmation pour le moins surprenante : « Les Juifs sont les premiers vrais nationaux-socialistes » (Littell, 2006: 420), phrase que nous devons remettre dans son contexte. Le Dr Mandelbrod entreprend d'instruire Aue sur l'origine du national-socialisme :

Sais-tu, d'ailleurs, que le terme même de « national-socialisme » a été forgé par un Juif, un précurseur du sionisme, Moïse Hess ? (...) et ce n'est pas un hasard : quoi de plus *völkisch* que le Sionisme ? Comme nous, ils ont reconnu qu'il ne peut y avoir de *Volk* et de *Blut* sans *Boden*, sans terre, et donc qu'il faut ramener les Juifs à la terre. *Eretz Israël* pure de toute autre race. Bien sûr, ce sont d'anciennes idées juives. (...) Toutes nos grandes idées viennent des Juifs, et nous devons avoir la lucidité de le reconnaître : la Terre comme promesse et comme accomplissement, la notion de peuple choisi entre tous, le concept de pureté du sang. (...) Et c'est donc pour cela que ce sont, de tous nos ennemis, les pires de tous, les plus dangereux ; les seuls qui valent vraiment la peine d'être haïs. Ce sont nos seuls vrais concurrents, en fait. (Littell, 2006: 420s)

Le Dr Mandelbrod énumère ensuite les Juifs qui ont aidé à la constitution du concept de national-socialisme et dénigre le peuple russe en estimant son « national-communisme » (*idem*: 421) moins solide que la pensée juive. Ce discours a pour objectif de convaincre Aue de la nécessité absolue du massacre des Juifs. Mandelbrod n'hésite pas à renforcer le parallèle Juif / Allemand en centrant son discours autour des concepts de terre, de pureté du sang, de peuple élu. Le parallèle est présenté comme solide, il passe par l'utilisation du présent gnominique. Les idées allemandes dériveraient bien des idées juives et les Juifs, de ce fait, seraient bien l'ennemi à abattre, le pire de tous, d'où la présence des superlatives « les pires de tous, les plus dangereux. » L'utilisation du superlatif n'est pas innocente ici. Victor Klemperer a noté dans *LTI, la langue du III<sup>ème</sup> Reich*, l'importance du superlatif pour la propagande nazie en tant que le superlatif se veut « destruction de l'intellect qui lui fait face. » (Klemperer, 2010: 289).

L'adjectif « dangereux » se voit justifié de façon implicite par le fait que le peuple juif en se considérant comme le peuple élu méprise les autres peuples, mépris qui déclenche la fureur du peuple allemand qui se croit également élu et pose comme une « nécessité historique » le massacre des Juifs dont le « Führer a eu le courage et la lucidité de prendre la décision historique, fatale. » (Littell, 2006: 422). Là encore, la langue du III<sup>ème</sup> Reich est singée par Littell. Klemperer note en effet :

Est historique ce qui vit durablement dans la mémoire d'un peuple ou de l'humanité parce que cela produit un effet immédiat et durable sur l'ensemble du peuple ou sur l'humanité tout entière. Ainsi, « historique » est l'attribut de toutes les actions, même les plus évidentes, des dirigeants et généraux nazis (...) (Klemperer, 2010: 286)

L'action de Hitler est présentée comme « historique », elle est magnifiée et permet ainsi à Aue de considérer que la Solution finale est nécessaire...

L'idée d'Aue selon laquelle Juifs et Allemands se ressemblent trop se voit par conséquent développée ici et dans de nombreux autres passages des *Bienveillantes*.

C'est ainsi que Juifs et Allemands se réconcilient au sens hégélien autour du concept de Loi. En effet, alors que Maximilien discute avec Ohldendorf, celui-ci lui explique qu'en obéissant aveuglément à Hitler, il agit de façon comparable à Abraham, prêt à sacrifier son enfant si Dieu le lui demande. Il n'hésite pas à s'appuyer sur *Crainte et Tremblement* de Kierkegaard : « Il appelle Abraham *le chevalier de la foi*, qui doit sacrifier non seulement son fils, mais aussi et surtout ses idées éthiques. » (Littell, 2006: 211) Ohldendorf suit le modèle offert par une figure juive, figure d'obéissance à la Loi et c'est précisément autour de cette idée d'obéissance à la Loi que se retrouvent les Juifs et les Allemands. Ainsi, lorsque précédemment Aue s'était fait la réflexion selon laquelle pour obéir à Hitler il lui fallait comprendre ses ordres, voire les ressentir (nous glissons du niveau de l'intellect à celui de l'affect) au plus profond de lui-même, il n'avait pu s'empêcher de rapprocher la Loi de Dieu de la Loi du Führer, l'obéissance des Juifs à l'obéissance des Nazis telle qu'elle se devait d'être :

Le Juif, lui, lorsqu'il se soumettait à la Loi, sentait que cette Loi vivait en lui, et plus elle était terrible, dure, exigeante, plus il l'adorait. Le national-socialisme devait être cela lui aussi : une Loi vivante. Tuer était une chose terrible. (...) Mais il était possible que cette chose terrible soit aussi une chose nécessaire. (*idem*: 101)

Ce rapprochement entre le Führer et Dieu, rapprochement qui autorise seul la récupération du concept de Loi, constitue l'un des lieux communs de la *LTI* telle que Klemperer l'a conceptualisée. Aussi peut-on lire que « Le Führer a toujours souligné son rapport particulièrement proche à la divinité, son « élection », le lien de filiation

particulière qui le relie à Dieu, sa mission religieuse. » (Klemperer, 2010: 154). Il va alors s'agir d'éliminer le Double de l'Allemand, que ce Double prenne la figure du Juif ou du Russe, il va falloir percevoir ce double comme profondément autre, étranger et en venir à considérer des Juifs allemands comme des étrangers à exiler puis à exterminer.

## **2. L'argumentation fallacieuse nazie**

On le voit, les thèses défendues sont pour le moins fallacieuses. Volontairement polémique dans ses propos, Littell ne cherche au fond qu'à mettre en place une réflexion sur l'homme, à mettre en avant les mécanismes qui le conduisent à un comportement dégradant. Une esthétique du paradoxe en vient à surgir : les Nazis s'en prennent aux Juifs parce qu'ils leur ressemblent trop ; la pitié est à l'origine de la violence et du sadisme ; parce qu'il ressemble aux Juifs que Turek les frappe ; l'*Endlosung* est un beau mot... autant de paradoxes qui ne sont là que pour mettre en lumière la dimension paradoxale, oxymorique de tout homme.

L'une des thèses paradoxales issues de l'idéologie totalitaire consiste à considérer le Juif comme responsable de son sort en utilisant comme principal argument celui de l'élection de ce peuple, argument esquissé plus haut. Le narrateur cherche à prendre appui sur l'Histoire : « Pourtant, il n'est pas difficile de voir que, historiquement, les Juifs se sont eux-mêmes constitués comme « problème », en voulant à tout prix rester à part. » (Littell, 2006: 618). Suit un développement consacré à l'Histoire du peuple juif et à la haine qu'il a suscité de par le monde... le peuple juif se poserait comme fondamentalement étranger, à savoir comme n'appartenant pas à l'Allemagne, puisque propriétaire d'une terre promise. En se posant comme étranger, il s'exposerait de lui-même aux attaques nazies.

Une seconde thèse voudrait que les bourreaux s'acharnent sur leurs victimes précisément parce qu'ils n'arrivent pas à les percevoir comme des étrangers. Cette thèse remet en question la précédente : quand bien même les Juifs se poseraient face aux nazis comme fondamentalement autres, ils n'en seraient pas moins perçus par les soldats comme leurs semblables, ce qui rendrait plus difficile la tuerie. Le « soi » des soldats

nazis fait alors preuve, pour reprendre une expression de Paul Ricœur, de « capacité d'accueil » (Ricœur, 1990: 391), il ne peut s'empêcher, ne serait-ce qu'en le tutoyant, de se rendre compte qu'il a bien un homme en face de lui, un « semblable » dont l'entité ne peut se confondre longtemps avec le concept d'étranger. La torture ne naîtrait alors, selon le narrateur de Littell, que pour détruire cette sensation d'altérité : en rendant le juif méconnaissable, les nazis le déshumanisent de sorte qu'il leur est ensuite impossible de le considérer comme un homme. Nous pouvons alors nous demander si la notion d'étranger au sens de « personne appartenant à un groupe autre » ne serait pas une simple construction de la pensée dénuée de sens puisque subsumée par et dans la notion d'humanité.

Cette idée polémique selon laquelle de la pitié que ressent le soldat pour sa victime naissent ses accès de violence est présente dans *les Bienveillantes* alors qu'Aue discute avec le Dr Wirths, un homme qui se préoccupe du manque d'hygiène d'Auschwitz. Wirths évoque le cas d'un garde qui bat les détenus jusqu'à en prendre du plaisir... Lorsqu'Aue lui demande les causes de cette violence, Wirths commence par évoquer la propagande « telle par exemple qu'elle est enseignée ici aux troupes de l'Oberscharführer Knittel qui dirige la Kulturabteilung : le *Häftlinge* est un sous-homme, il n'est même pas humain, il est donc légitime de le frapper. » (Littell, 2006: 574). Toutefois, la propagande ne suffit pas, selon lui, à expliquer un tel déferlement de violence :

J'en suis arrivé à la conclusion que le garde SS ne devient pas violent ou sadique parce qu'il pense que le détenu n'est pas un être humain ; au contraire, sa rage croît et tourne au sadisme lorsqu'il s'aperçoit que le détenu, loin d'être un sous homme<sup>1</sup> comme on le lui a appris, est justement, après tout, un homme, comme lui au fond, et c'est cette résistance, vous voyez, que le garde trouve insupportable, cette persistance muette de l'autre, et donc le garde le frappe pour essayer de faire

---

<sup>1</sup> Sur cette notion de « sous-homme », Jean-Pierre Faye, dans « haine antisémite », *Magazine littéraire*, juillet août 1994, écrit : « Le mot sous homme, l'Untermensch, évoqué une seule fois par Nietzsche pour évoquer « fées, centaures, nains et satyres », images « de la pensée multiple », va désormais désigner dans les tracts de l'Office central SS, « une créature horrible, une ébauche humaine..., située par son âme au-dessous de l'animal...comme assassin, comme blasphémateur »...Et ce monde inférieur du sous-homme a trouvé son guide : le juif éternel »... » J.P. Faye cite L.Poliakov et J.Wulf, *Le III<sup>ème</sup> Reich et les Juifs*, Gallimard, 1959, p.191s.

disparaître leur humanité commune. Bien entendu, cela ne marche pas (...) (*idem*: 574)

Le Dr Wirths insiste sur ce miroir, ce jumeau que constitue le détenu pour le bourreau, un jumeau dont le bourreau cherche à nier l'existence par l'utilisation de la violence, refusant ainsi l'idée qu'il martyrise son semblable, « l'autre », l'humain... Cette interprétation de la cruauté ne nous semble constituer qu'une hypothèse volontairement polémique, une hypothèse qui réfute l'idée selon laquelle grâce à la propagande les soldats parviennent à oublier qu'ils ont en face d'eux un être humain, oublié qui semble nécessaire à l'exercice de la violence, selon Gabriel Marcel :

(...) à partir du moment où on (on, ce peut être l'Etat ou un parti, ou une faction, ou une secte religieuse, etc.) prétend obtenir de moi que je m'engage dans une action de guerre contre d'autres êtres que je dois par conséquent être prêt à anéantir, il est de toute nécessité que je perde conscience de la réalité individuelle de l'être que je puis être amené à supprimer. Pour le transformer en tête de Turc, il est indispensable de le convertir en abstraction : ce sera *le* communiste, ou *l'*antifasciste ou *le* fasciste. (Marcel, 1991: 91)

Il est nécessaire pour le soldat de voir en la personne en face de lui non son semblable, non un être humain mais une abstraction qui n'a pas droit à la désignation « être humain », voir le Russe, l'ennemi mais non l'autre. Ce processus d'abstraction donnerait seul la cruauté nécessaire au crime. Christopher Browning, citant John Dower, rejoint l'hypothèse de Gabriel Marcel : « la déshumanisation de l'autre contribue grandement à la distanciation psychologique qui facilite la tuerie. » (Browning, 2007: 240) En ne considérant plus autrui comme un être humain, le soldat peut le tuer sans éprouver quelque remords que ce soit.

Nous avons évoqué le rapprochement Allemand/ Russe et n'avons guère, pour l'instant, insisté sur ce point. Russes et Allemands auraient, nous l'avons vu, un sentiment fort du Volk mais l'idéologie russe serait moins solide, moins tournée vers un idéal que l'idéologie national-socialiste. Tel est le point de vue du narrateur. S'il rapproche de nouveau les Russes des Allemands, c'est pour reprendre l'idéologie de Nolte. Si *Les Bienveillantes* ont choqué nombre de critiques lors de sa sortie, c'est en

partie parce que d'aucuns y ont vu une justification du nazisme. En effet, nombre de passages de cette œuvre résonnent en écho avec la querelle des historiens qui a déchiré l'Allemagne dans les années 80 : un historien, Nolte, a appelé à une relecture de l'histoire du nazisme, se disant choqué de voir que les crimes français commis sous le régime napoléonien avaient été rapidement pardonnés et laissés entre les mains des historiens, tandis que les crimes nazis continuaient à occuper les Allemands quarante années après leur effectuation – le chancelier Willy Brandt a demandé pardon aux victimes, quelques années auparavant, en s'agenouillant à Auschwitz. Pour Nolte, les crimes nazis doivent être recontextualisés et mis en parallèle avec les crimes qui ont parcouru le XX<sup>ème</sup> siècle, de la révolution russe aux massacres du Cambodge. Il s'agit de mettre en parallèle des phénomènes historiques concomitants et anarchiques mais similaires sur le fond, chose que semble faire Littell lorsqu'il file la comparaison entre nazisme et communisme. Nolte écrit dans *Devant l'Histoire* :

Dans tous les ouvrages consacrés au national-socialisme, il y a une lacune frappante : ils ne savent pas ou ils préfèrent ne pas savoir, à quel point tous les actes commis sous le national-socialisme avaient déjà étaient décrits par de nombreux auteurs au début des années vingt, à la seule exception de la technique du gazage : les déportations et les fusillades de masse, les tortures, les camps de la mort, l'élimination physique de groupes ethniques entiers selon des critères purement objectifs, l'exigence déclarée de l'extermination de millions de personnes innocentes, mais considérées comme des « ennemis ». » (Nolte, 2008: 733)

Les crimes nazis se voient ainsi dilués au milieu d'autres crimes, banalisés alors même qu'aucun système totalitaire n'a jamais mis en place des camps d'extermination aussi inhumains que ceux créés par le système nazi. La « technique du gazage » fonde précisément l'inhumanité indépassable du nazisme qui, de fait, figure le Mal radical. Comparer pour Nolte devrait permettre de considérer que les Allemands ne sont pas les seuls à avoir torturé autrui, alors même, comme le notèrent des historiens qui, lors de la publication des écrits de Nolte, entrèrent en lutte contre son système de pensée, que l'Allemagne nazie a été la seule à vouloir l'extermination d'un peuple entier, nourrissons compris. Le caractère d'exception de l'horreur nazie ne doit pas disparaître. Les thèses de Nolte s'inscrivent au sein d'une pensée plus fine que celle des

négationnistes : les Allemands se sont bien rendus coupables, mais ils ne furent pas les seuls ; telle est la thèse défendue par Nolte et que certains extraits des *Bienveillantes* pourraient venir illustrer. Ainsi, Aue compare, à de nombreuses reprises, le système nazi au système communiste, considérant que ces deux peuples fonctionnent de la même manière puisque Russes et Allemands seraient prêts à tout pour servir leur *Volk*, ce qui conduirait les uns à anéantir les opposants à la dictature du prolétariat, les autres à éliminer les sous-races.

La comparaison ne cesse de se déployer tout au long des *Bienveillantes* au point que, dans la section Menuet, la voix de Aue semble se faire l'écho de celle de Nolte :

(...) l'herbe pousse dru sur les tombes des vaincus, et nul ne demande de comptes au vainqueur, je ne dis pas cela pour tenter de nous justifier, non, c'est la simple et effroyable vérité, regardez donc Roosevelt, cet homme de bien, avec son cher ami Uncle Joe, combien donc de millions Staline en avait-il déjà tué, en 1941, ou même avant 1939, bien plus que nous, c'est sûr, et même si l'on dresse un bilan définitif il risque fort de rester en tête, entre la collectivisation, la dékoulakisation, les grandes purges et les déportations des peuples en 1943 et 1944, et cela, on le savait bien, à l'époque, tout le monde savait plus ou moins, durant les années 30, ce qui se passait en Russie, Roosevelt le savait aussi, mais ça ne l'a jamais empêché de louer la loyauté et l'humanité de Staline (...). (Littell, 2006: 614)

En accusant Staline de la sorte, en considérant que le stalinisme est pire que le nazisme, Aue semble effectuer le même type de raisonnement que Nolte, il paraît réduire la culpabilité allemande, dire qu'elle devrait avoir moins d'ampleur que celle des Russes. Au lecteur de voir quelle est la position embrassée par Littell, de se rendre compte que dans une œuvre qui se veut totalisante, Littell ne pouvait se passer de l'exposition de thèse néo nazies.

La notion d'étranger ne résiste pas à l'analyse, pas même à l'analyse totalitaire, et ce pour deux raisons : premièrement, il s'agit de présenter le peuple Juif comme un peuple rival du peuple allemand afin de justifier la guerre; deuxièmement, le narrateur cherche à montrer que parce qu'ils possèdent une capacité d'accueil qui leur permet de voir que le juif n'est ni un sous-homme, ni un étranger, les soldats nazis restent des

hommes ; troisièmement, en tissant un parallèle crimes russes/ crimes nazis, Aue met ces deux peuples à égalité, les rend semblables l'un à l'autre et atténue l'ampleur des crimes nazis qui s'inscrivent pourtant sous l'égide du Mal radical. La dimension fallacieuse de ces raisonnements ne peut guère échapper au lecteur critique et si n'étaient des passages dans lesquels l'auteur prend ses distances avec les idées véhiculées par son narrateur, nous pourrions le croire gagné aux idées nazies.

### **3. Le démantèlement de l'opposition juif / aryen**

Nous l'avons dit, *Les Bienveillantes* se veulent exposition d'une thèse, le darwinisme social, et de son antithèse. Le darwinisme social repose sur l'idée que seul le Volk le plus fort doit survivre. Trois Volk ont mérité la considération de l'idéologie nazie : le peuple allemand, le peuple russe, le peuple juif, ces trois peuples ayant une forte conscience de l'importance de la communauté et devant, dès lors, se mener une lutte sans merci.

Or, si le darwinisme social est bien présent dans l'œuvre – notamment dans un passage dans lequel tuer une mouche est présenté comme aussi naturel et nécessaire que tuer un Juif...–, il est pourtant démantelé dès lors que le narrateur se rend compte qu'il n'existe aucune différence essentielle entre ces trois peuples constitués d'êtres humains. Les notions d'humanité et de semblable subsument celle d'étranger, que ce soit lors de visions ou de rêves, espaces où « l'inconscient » de cet être de papier qu'est Aue reprend sa place, inconscient qui pourrait bien se confondre avec l'auteur qui, en partie d'origine juive, voudrait nous livrer ses véritables intentions, craignant que l'appartenance du narrateur au parti nazi ne provoque une confusion concernant le regard que lui-même peut porter sur cette période.

En effet, l'inconscient de Maximilien surgit à plusieurs reprises. Il est victime de visions alors qu'il regarde Hitler en personne. Nous n'avons alors peut-être plus en face de nous le Maximilien Aue sûr de lui dont nous lisons l'autobiographie fictive mais un « être de papier », une marionnette que manipule Littell et par la bouche de laquelle il nous transmet, de temps à autre, le regard désapprobateur qu'il porte sur Hitler. Le

premier épisode a lieu lors du premier discours tenu par le Führer depuis la défaite de Stalingrad ; Aue a à ce moment-là un trou dans le cerveau qui lui a permis de faire partie des soldats évacués lors de la défaite. Alors qu'il contemple Hitler, son regard se trouble :

Je voyais nettement sa casquette ; mais en dessous, je croyais distinguer de longues papillotes, déroulées le long de ses tempes par-dessus ses revers, et sur son front, les phylactères et le tefillin, la petite boîte en cuir contenant des versets de la Torah. Lorsqu'il leva le bras, je crus discerner à sa manche d'autres phylactères de cuir ; et sous son veston, n'étaient-ce pas les franges blanches de ce que les Juifs nomment le petit talit qui pointaient ? (*idem*: 431)

Hitler devient semblable aux Juifs, véritable double. Il en porte les signes religieux. Est-ce une façon pour Littell de souligner l'inanité du combat entamé par Hitler contre les Juifs ? Le même se confond avec l'autre, il n'y a pas de différence essentielle entre Hitler et ceux qu'il considère comme ses ennemis, alors pourquoi nier cette essence commune, cette humanité commune ? Ce regard tronqué que porte Aue sur le Réel est paradoxalement porteur de vérité puisqu'il souligne l'inanité des décisions hitlériennes, tout en réactivant une légende, celle qui veut qu'Hitler ait du sang juif ! Ce regard n'est pas celui d'Aue mais celui de Littell qui joue avec son personnage. Ce jeu conduira ce dernier à commettre un véritable acte de résistance ! Aue et neuf autres officiers doivent recevoir, à la fin du roman, la croix allemande en or de la main du Führer en personne. L'apparence physique d'Hitler qu'Aue voit pour la première fois de près contraste avec la figure de l'aryen que le Führer ne cesse de mettre en avant comme type idéal :

Mon attention se fixait sur son nez. Je n'avais jamais remarqué à quel point ce nez était large et mal proportionné. De profil, la petite moustache distrayait moins l'attention et cela se voyait plus clairement : il avait une base épaisse et des ailes plates, une petite cassure de l'arête en relevait le bout ; c'était clairement un nez slave ou bohémien, presque mongolo-ostique. Je ne sais pas pourquoi ce détail me fascinait, je trouvais cela presque scandaleux. Le Führer se rapprochait et je continuais à l'observer. Puis il fut devant moi. Je constatai avec étonnement que sa casquette m'arrivait à peine au niveau des yeux ; et pourtant je ne suis pas grand. Il

marmottait son compliment et cherchait la médaille à tâtons. Son haleine âcre, fétide, acheva de me vexer : c'était vraiment trop à supporter. Avec un petit sourire sévère je tendis la main et lui pinçai le nez entre deux doigts repliés, lui secouant doucement la tête, comme on fait à un enfant qui s'est mal conduit. (*idem*: 881)

L'écart entre la représentation imaginaire de Hitler et ce qu'il est vraiment, la dichotomie qui s'établit entre la réalité et le fantasme, projettent Aue dans un univers onirique, déconnecté du monde qui l'entoure, dans lequel il peut agir comme bon lui semble. Cette caricature de Hitler qui se présente à lui le déçoit par les traits du visage, la taille, l'haleine et les gestes mais, nous dira Aue, cette déception n'explique pas son geste qu'il présente comme incontrôlable. C'est peut-être bien plutôt que le geste d'Aue ne lui appartient pas en propre, que son auteur le domine, se joue de lui et réalise sur le plan livresque alors ce qu'il aurait aimé faire s'il avait été le contemporain du Führer, à savoir lui montrer son mépris, dénoncer symboliquement ses agissements.

Le personnage d'Aue paye les conséquences du geste que son auteur l'a poussé à faire et se retrouve, pour la première fois alors que son statut de meurtrier aurait déjà dû l'y mener, en prison pour outrage au Führer. Il y rencontre alors Fegelein, le beau-frère d'Eva Braun qui chercha à la faire fuir, ce qui lui valut la peine de mort. De nouveau la Fiction côtoie l'Histoire... Pour E. Husson et M. Terestchenko, cet épisode d'un Aue en train de tordre le nez de Hitler relève de la « farce qui ne fait pas rire » (Husson et Terestchenko, 2007: 157), ce serait gratuit et soulignerait l'absence de sérieux du livre, alors qu'il nous semble que c'est peut-être au moment où il paraît le moins sérieux que Littell nous livre ses véritables intentions en se détachant de son personnage, en jouant avec, de sorte qu'il finisse par agir comme nous ne nous y serions absolument pas attendus... et comme Littell aurait peut-être aimé agir sous le III<sup>ème</sup> Reich ! Par ailleurs, deux récits de rêves montrent bien qu'il n'existe aucune différence d'ordre ontologique entre le Juif et l'Allemand : dans l'un de ces rêves, le narrateur, Maximilien Aue, marche aux côtés d'Himmler et se rend compte brutalement qu'il est lui-même un « jüdelein<sup>2</sup> ». Ailleurs, il rêve d'une sorte de double fantasmé du camp de concentration, double dans lequel se trouvent des nazis<sup>3</sup> !

---

<sup>2</sup> Littell, 2006: 730.

<sup>3</sup> *idem*: 571.

Il est tout de même une personne qui critique ouvertement, dans l'économie de l'œuvre, le darwinisme social. Il s'agit du linguiste Voss. C'est au nom de la Nature que le génocide a lieu, au nom d'une supériorité puisée dans des mythes que le régime hitlérien donne la mort à des millions d'êtres jugés comme inférieurs. Or, rien, physiologiquement ne justifie cette infériorité, comme le note le docteur Voss, un linguiste avec lequel aime à s'entretenir Aue au front :

L'anthropologie raciale (...) n'a aucune théorie. Elle postule des races, sans pouvoir les définir, puis avère des hiérarchies, sans les moindres critères. Toutes les tentatives pour définir les races biologiquement ont échoué. L'anthropologie crânienne a été un four total : après des décennies de mesures et de compilations de tables, basées sur les indices ou les angles les plus farfelus, on ne sait toujours pas reconnaître un crâne juif d'un crâne allemand avec le moindre degré de certitude (Littell, 2006: 282)

Après avoir nié l'existence de critères physiologiques capables de distinguer un Juif d'un Allemand, Voss démantèle les approches linguistiques qui distingueraient une langue sémite d'une langue aryenne jugée originellement supérieure pour finir par conclure à l'arbitraire du génocide : « vous feriez mieux d'aller tirer au hasard dans la foule, le résultat serait le même. » (*idem*: 283) Les crânes des Juifs, des Allemands et des Russes sont similaires, ce sont des êtres humains, la notion d'étranger peut-elle conserver du sens ?

Fondre l'autre dans le même, résorber la catégorie d'étranger sous celle du semblable, de celui qui est « *comme moi* » (Ricœur, 1990: 386), poursuit dans l'économie des *Bienveillantes* deux objectifs antithétiques : le premier, celui du narrateur homodiégétique, tend à justifier le nazisme en posant le Juif comme responsable de ce qui lui arrive et le Russe comme tout autant cruel ; le second, poursuivi par l'auteur, cherche à souligner le fait que Russes, Juifs et Allemands sont avant tout des êtres humains et que cette humanité commune annihile d'une part la notion d'étranger, d'autre part les raisonnements menés par Hitler : pourquoi exterminer ses semblables, ceux dont l'identité résiste à toute tentative de déshumanisation au point de rendre fous les soldats nazis ? La barbarie nazie est mise sur le même plan que la

barbarie russe peut-être moins pour offrir un écho littéraire aux thèses de Nolte que pour fonder l'humanité sur la monstruosité : Littell nous propose donc une vision pour le moins négative de ce qu'est l'homme.

La notion d'étranger au sens de groupe ou de lieu auquel appartient une personne précise semble en outre pour le moins floue. D'une part, la géographie la valide, d'autre part la physiologie, l'éthique et la linguistique l'invalident. L'étranger semble avant tout le semblable, le même. Le même semble bien se confondre avec l'autre, l'Allemand avec le Juif, l'Allemand avec le Russe pour mieux dénoncer l'inanité des guerres et la perversion du discours nazi.

### **Bibliographie :**

- ANDERS, Günther (2003). *Nous, fils d'Eichmann*. Paris: rivages poche, petite bibliothèque.
- ARENDETT, Hannah (2007). *Eichmann à Jérusalem*. Paris: Folio histoire.
- BROWNING, Christopher (2007). *Des hommes ordinaires, le 101<sup>ème</sup> bataillon de réserve de la police allemande et la situation finale en Pologne*. Paris: Texto.
- CHAPOUTOT, Johann (2008). *Le national-socialisme et l'Antiquité*. Paris: PUF.
- FAYE, Jean-Pierre (1996). *Le langage meurtrier*. Paris: collection savoir, cultures, Hermann.
- HUSSON, Edouard & TERETSCHENKO, Michel (2007). *Les complaisantes, Jonathan Littell et l'écriture du mal*. Paris: François Xavier de Guibert.
- KLEMPERER, Victor (2010). *LTI, La langue du III<sup>ème</sup> Reich*. Paris: Agora, Pocket.
- LITTELL, Jonathan (2006). *Les Bienveillantes*. Paris: NRF, Gallimard.
- MARCEL, Gabriel (1991). *Les hommes contre l'humain*. Paris: collection philosophie européenne, éditions universitaires.
- NOLTE, Ernst (2008). *Devant l'Histoire*, in *Fascisme et Totalitarisme*. Paris: Bouquins.
- PICHOT, André (2000). *La Société pure. De Darwin à Hitler*. Paris: Champs Flammarion.
- RICCEUR, Paul (1990). *Soi-même comme un autre*. Paris: Points, Essais.